

Genèse 21, 22-34 / Luc 4, 5-8 / Apoc 21, 1-3

Notre Église a fait savoir dans un communiqué de presse qu'elle prenait acte des résultats du référendum qui s'est tenu il y a quinze jours à propos des minarets. Prendre acte, c'est faire un exercice de réalisme. C'est prendre les gens où ils en sont et les choses telles qu'elles sont. C'est reconnaître que le peuple souverain s'est prononcé et qu'à cette occasion, un fort malaise s'est exprimé.

En face de ce qui risque de virer à la querelle politico-religieuse, les chrétiens ne sauraient rester indifférents. Nous sommes concernés et nous avons des choses à dire, non pour envenimer, non pour faire de la surenchère mais pour faire œuvre constructive. Pour autant que cela dépende de vous, recommande l'apôtre, soyez en paix avec tous les hommes. C'est assez dire que la paix est quelque chose qui se construit, c'est une action.

Pour avancer vers cette paix, je vous propose trois vœux puisés à la source de l'Écriture.

Je commence par le récit du pacte passé entre le patriarche Abraham et le roi Abimélech son hôte. En ce temps lointain, Abraham est un nomade. Aucune terre ne lui appartient en propre. Mais le roi lui a accordé un droit de séjour permanent en son royaume équivalent à un permis d'établissement « dans le pays des Philistins ». Il jouit d'une entière liberté religieuse.

Le texte ne le précise pas, mais on devine que peu à peu, Abraham n'est plus un simple immigré. Il est devenu une « minorité visible » qui se déploie sur la terre d'accueil dont Abimélech est le souverain. Et le roi redoute que dissimulant ses intentions véritables, Abraham prépare un mauvais coup. Le soupçon règne. C'est pourquoi il vient le trouver en compagnie de son chef des armées. Par cette présence militaire dissuasive, le patriarche doit comprendre qu'il n'est pas chez lui et qu'il a intérêt à se faire le plus discret possible...

De son côté Abraham a aussi un grief. Il se plaint de tensions avec la population locale autour d'un puits, donc autour de l'accès à l'eau, vital en ces régions.

Le *casus belli* est idéal et pourtant la guerre sera évitée. Quelque chose d'autre se produit: Abimélech et Abraham passent un pacte. A la place d'un affrontement porteur de mort, ils choisissent un pacte de vie qui ouvre vers l'avenir.

Ce passage marque dans la Bible la naissance de la société du contrat. Il n'y a pas que Dieu qui passe des alliances, les hommes créés à son image passent aussi des alliances entre eux. À la base du « vivre ensemble » comme on dit, il existe un contrat avec droits et devoirs mutuels. C'est quelque chose qu'en Suisse, pays né du pacte de 1291, nous comprenons d'instinct.

Une majorité des votants a exprimé un soupçon à l'égard d'une religion pratiquée par une minorité, laquelle a ressenti ce soupçon comme une offense douloureuse.

Que faire maintenant ?

Se rencontrer et parler. A l'exemple d'Abimélech et Abraham, ce qui fâche doit être mis sur la table. Les uns venant avec leurs soupçons, les autres avec leur mécontentement. Le but est de résoudre les différents et d'aplanir les difficultés pour mieux se comprendre. Dans l'idée de refaire symboliquement une alliance qui permette un « vivre ensemble » plus harmonieux et apaisé pour chacun.

Car il faut se rendre compte que notre société n'est pas immobile. Notre société bouge de plus en plus vite. Quand on pense qu'en 2008 par exemple, au moins le tiers de l'humanité s'est transporté en avion. Et cette mobilité croissante se poursuit. Du coup, il s'ensuit un brassage continu, qui atteint la Suisse comme les autres pays. Il n'est pas étonnant que le lointain devienne le prochain (1) Quand nous en prenons conscience et que ça nous dérange, le moment est venu de refaire alliance. Il faut revivifier ensemble le contrat qui nous lie.

Mon second vœu sera pour souhaiter que nous puissions nous parler à l'abri des passions et des calculs politiques, d'où qu'ils viennent. Quand politique et religion se mêlent de trop près, c'est à coup sûr une mauvaise affaire.

Dans le récit des tentations, qui inaugure le ministère public de Jésus, la seconde offre du diable concerne explicitement le pouvoir politique: « Je te donnerai tout ce pouvoir avec la gloire de ces royaumes ; si tu m'adores, il sera tout à toi. » Jésus est invité à prendre le pouvoir. Et la version de Luc fait dire au tentateur que le pouvoir lui appartient : «C'est à moi et je le donne à qui je veux».

Ce n'est pas que le pouvoir politique soit diabolique par nature, ce serait trop simpliste et même injuste. Mais c'est le mélange des deux qui est venimeux. Nous sommes avertis que si la foi fréquente de trop près le pouvoir, elle va finir par se dénaturer. Partout où politique et religion se mêlent, c'est toujours la première qui finit par dominer la seconde. On est toujours perdants.

Je pourrais sans difficulté multiplier les cas contemporains dans lesquels les idéaux religieux se retrouvent instrumentalisés par les agendas politiques. Tout se passe comme si les hommes ne pouvaient pas se contenter d'assumer leurs actes. Il leur faut encore les rehausser en les habillant d'une justification divine. Mais comme le dit un proverbe, là où flotte la bannière, l'intelligence se réfugie dans le clairon...

Jésus a refusé d'être instrumentalisé. Il a rejeté l'offre du diable. Il a choisi d'incarner une parole désarmée. De sa prédication et de son comportement, il est impossible de déduire quelque chose comme une politique chrétienne, juste à la rigueur quelques orientations pour corriger les injustices les plus flagrantes.

Hélas au cours de l'histoire, il en a été tout autrement. Dès l'instant où le christianisme est devenu dogme officiel et obligatoire, les trahisons se sont enchaînées : Empire chrétien, croisades, royaume ou état chrétien etc... Même Calvin n'a pas su ou voulu réformer ça. Pour s'en dégager en Europe, il a fallu inventer la laïcité, au prix de longues et pénibles luttes.

Saurons-nous à notre tour faire le choix d'une parole désarmée ? Pour cela, appelons à notre secours la sagesse laïque, car bien comprise, c'est une sagesse. Elle n'est pas (ou ne devrait pas être) une agressivité anti-religieuse mais simplement une règle commune qui protège les religieux contre la tentation de déborder, en particulier dans le domaine politique. Comme une digue bien entretenue maintient la rivière dans son lit, la sagesse laïque est protectrice pour tous, qu'on croie au ciel ou qu'on y croie pas. Ma conviction est qu'on ne s'en sortira pas sans elle.

Troisième vœu, veillons à nous parler bien. Parlons-nous de manière à ne pas humilier l'autre. Parlons-nous avec respect mutuel. La situation exige *absolument* de garder de la hauteur de vue.

À commencer par le respect des origines. Juifs, chrétiens et musulmans sont, que cela leur plaise ou non, tributaires d'une révélation commune. Ils sont en quelque manière apparentés.

Il existe une interprétation de deux versets coraniques, appelés respectivement la Table gardée et de la Mère du Livre, qui suppose un livre divin, céleste, à partir duquel auraient été tirées les révélations successives faites aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans .

Je rapproche cela d'un constat grammatical. En hébreu biblique, l'expression courante « la face de Dieu » (Je cherche ta face, ô Eternel) est toujours écrite au pluriel, les faces de Dieu. Pourquoi ? se sont demandés les Sages. Parce que la relation que Dieu établit avec chaque homme n'est pas quelque chose de formaté, de clairement défini à l'avance. Chaque expérience de Dieu est personnelle, différente, inédite. D'où le pluriel.

« Ils seront ses peuples et Lui sera le Dieu qui est avec eux » lit-on dans l'Apocalypse. Jean de Patmos, le Voyant de l'Apocalypse a ici corrigé le prophète Esaïe. Le prophète écrit « Ils seront son peuple » et cela devient un pluriel « Ils seront ses peuples ».

Notre époque, selon la belle formule d'Edgar Morin, est en train de vivre la grande rencontre des tribus. Sans doute est-ce aussi l'époque où le Dieu unique doit désormais être pensé et cru au pluriel. Ils seront ses peuples...

Par-dessus tout, tâchons de nous aimer dans notre commune misère et notre commun aveuglement. Nous ne sommes que des humains, des êtres qui cherchent, qui luttent, qui peinent, qui hésitent, qui ont peur, qui haïssent et qui aiment, qui doutent et qui quelquefois trouvent du courage et reçoivent une inspiration d'En Haut, de Celui qui fidèlement et paternellement les veille.

Oui parlons-nous, faisons confiance à la sagesse commune, respectons-nous et alors peut-être nous aurons commencé à transformer un mal en bien.

Amen

Vincent Schmid 13 décembre 09

(1) Voyez *Temps des crises* par Michel Serres, Le Pommier 2009